

COLLECTIF
de la LIGNE 10

Des
équilibrés

lextes

Isabelle De Vriendt
Pascal De Bock
Sylvie Van Molle
Iza Loris
Dominique Michiels
Pascale Maquestiau

RECUEIL DE 6 AUTEUR-E-S



COLLECTIF
de la **LIGNE 10**

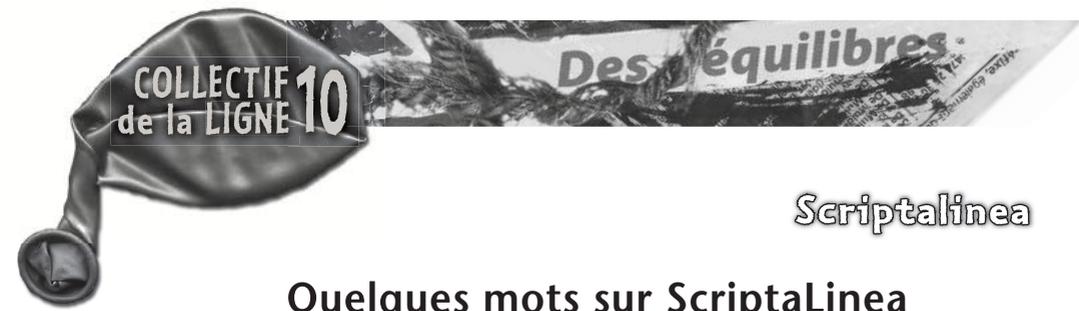


Des équilibres

Isabelle De Vriendt
Pascal De Bock
Sylvie Van Molle
Iza Loris
Dominique Michiels
Pascale Maquestiau



RECUEIL DE 6 AUTEUR-E-S



ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *(Des)équilibres* a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijversgemenschappen), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Droits d'utilisation:

(Des)équilibres du Collectif de la ligne 10 est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons 2.0 : Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2016.

www.scriptaline.org

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Editrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B-1190 Bruxelles (Belgique)

Envie de rejoindre un Collectif d'écrits?

Contactez-nous via notre site:

www.collectifsdecrits.org



Collectif de la ligne 10

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide.

Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire.

Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Présidente de l' AISBL ScriptaLinea

ScriptaLinea
AISBL

Quelques mots sur le Collectif de la ligne 10

Brasseurs d'imaginaires, agitateurs d'idées, les membres du Collectif de la ligne 10 promènent leur plume et tracent les écritures autour de problématiques pouvant recouper celles du plus grand nombre.

Après un voyage en poésie urbaine, aux confins des frontières, ou en plein exil de soi, les auteur-e-s du Collectif posent aujourd'hui leurs mots sur un monde en déséquilibre et vous souhaitent bon vol dans leurs univers.

**Pascal De Bock, Isabelle De Vriendt, Iza Loris,
Pascale Maquestiau, Dominique Michiels et Sylvie Van Molle**

Membres 2015 du Collectif de la ligne 10

Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial		page 9
Aiguillages	<i>Isabelle De Vriendt</i>	page 11
Tu n'oublieras point	<i>Pascal De Bock</i>	page 21
Partir	<i>Sylvie Van Molle</i>	page 27
Des ailes	<i>Iza Loris</i>	page 35
Loin de là	<i>Dominique Michiels</i>	page 41
Déclencheur de ruptures	<i>Pascale Maquestiau</i>	page 51
Les auteur-e-s		page 57
Les lieux traversés		page 61
Remerciements		page 67





Des écrits libres

Le monde est en bascule, les temps actuels nous bousculent, nous, individus, organisations, États, continents, planète: incertitudes, inquiétudes, révoltes, retours en arrière, mouvements citoyens, contrôles, guerres, conflits...

Dans ce chaos, pourtant, un fil d'équilibriste se tend, cherche des points d'appui, un sens pour évoluer. Car tout équilibre porte en lui des déséquilibres, l'équilibre est en mouvement, à (re)travailler sans cesse, sous peine de se rompre. De la sagesse à la folie, il n'y a qu'un pas. Quand la sagesse se fige, elle devient utopie; sécurité, stabilité et immobilisme mènent aux dictatures, aux injustices invisibles. Le fil devient câble. Dans le chaos, quand on sent l'humanité en chute libre, danger et folie se font palpables. Le fil se rompt.

Le fil peut pourtant former un réseau, agencement bien dosé de libertés, de souplesse, de mouvement, de vie, de mise en danger, de progrès, de liens; on est dans l'économie sociale.

Le Collectif de la ligne 10 propose six écrits libres, des écrits funambules entre équilibre et déséquilibres.

Bonne lecture!

Le Collectif de la ligne 10





Aiguillages

T T T T TRÔNE

Pied d'Estalle

Estalle. d'Estalle. Géant invisible

Âmes enfermées dans la pierre

Pierre d'Estalle. Glacé. Glaçant

Glaçon qui TRÔNE et qui fige

Adieu hibiscus, acacias, Khartoum

Cavalons. Caves à lie

Migrants où migrer?

À moitié grands ou carrément petits

Tous sont des insectes devant Pierre dressé sur pied

Pis qu'hier. Moins pire que demain

Tout l'R gobé. Poumons bloqués

J'étouffe

Nous a tout pris

Dignité Fierté Voix Vie

Même l'O

Pierre d'Estalle

Pratique la politique des bas de l'N

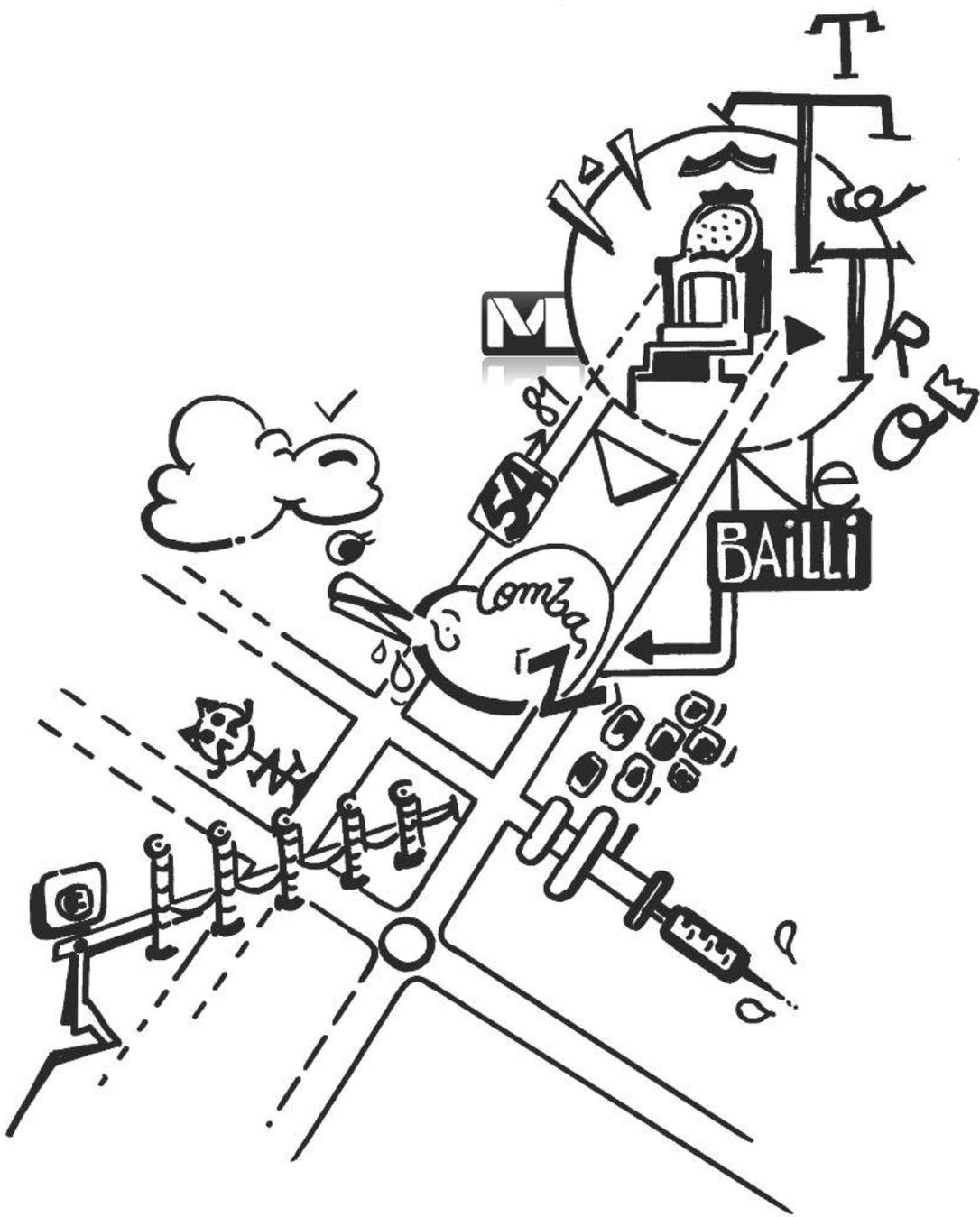
Nous gave

De peurs

Des peus qui ne manquent pas d'R

Jeunes meutes s'entraînent au parc

Gomme et sueur



Se dépenser Mieux dépasser
 É Il faut un 1er, un 2ème, un
 É Podium Être Au sommet
 TRÔNE

Azur / Les nuages avaient la beauté des tourments / Trop
 lointains pour bouleverser // Longtemps / Elle s'était crue
 libre / Palace aux baies vitrées / Naissance de Julian / Pucé
 l'enfant // Elle avait engendré / Une mère / Rien d'autre //
 Muselée la femme / Vitres / Vies brisées //

BAILLI CROA CROA Je Tu Il baye
 Elle préfère les corbeaux
 Incitants insidieux à la délation
 Je Tu Truie
 Cœurs piqués de becs d'encre
 Nécroses engluées de miel
 Migraines chroniques de Lennaya
 Terre-Mère
 BAILLI BALIUW BAILLI BALIUW BAILLI BALIUW
 Trinidad Tu t'égares. De 54 en 81. Toujours Bruxelles
 Refermer la porte sur Namur. Prendre le temps
 Le tunnel Tnel Snel
 À rebours
 Lens Lenteur
 Rester
 En contact

Partout / Il y a une fenêtre / Trop propre pour qu'on la
 voie / La fenêtre // Un cadre / C'est sûr // De ce côté-ci du
 monde / On s'amusait à repeindre les cadres des autres /
 Noir / Gris / Si possible / *Qu'il fait bon vivre par ici //*

COMBAZ

Envolée l'heure du T
Zorro et sa marque
Héros de la lutte
Invitée à tous les carrefours
Croisée de regards
En chiens de faïence
Une faille

Des murs construits tout autour

COMBAZ

Indécence encensée des contrôles

Gardées les frontières

BARRIÈRE

Arrière toi qui me

Lui / Ils savaient l'écart entre le Faire et le Dire / Et le Silence
qu'ils s'amusent à se lancer / Chaude la patate / Julian
comme béquille / Entre elle et lui / Jeu de qui / Flottaient
comme des fantômes / Incapables de quitter le vivant qu'ils
avaient trahi //

Du PARVIS à l'HÔPITAL.
De l'HÔPITAL au PARVIS

Quel sens suivre? Soins ou prière?

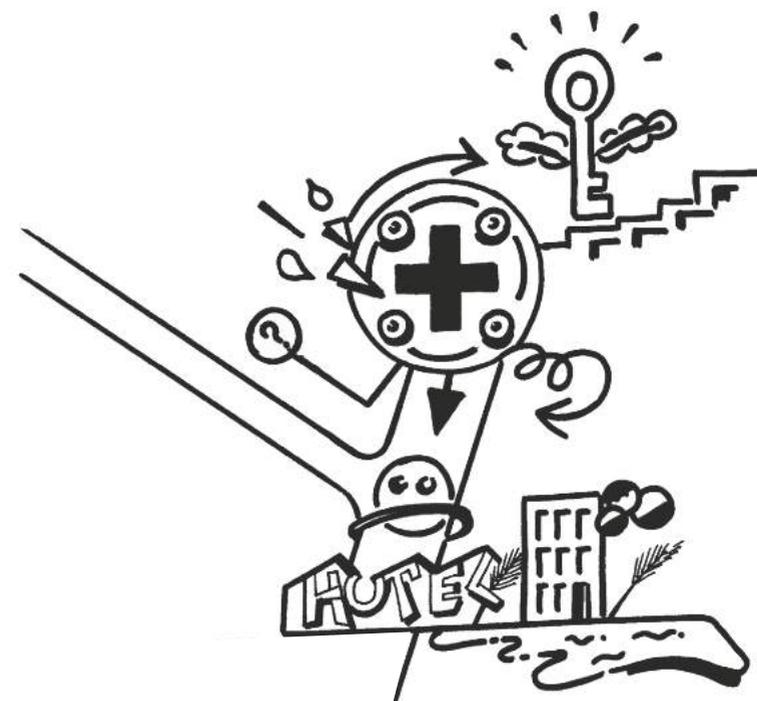
Glissent les aiguilles sous la peau

Remède ou poison

Espoir de vie

Survivants dans le trip

Extraction d'agueusie



Étals sur le PARVIS

Métal

M

Est-ce que j'M encore

Corps en transe

SAINT-PIERRE m'accueille

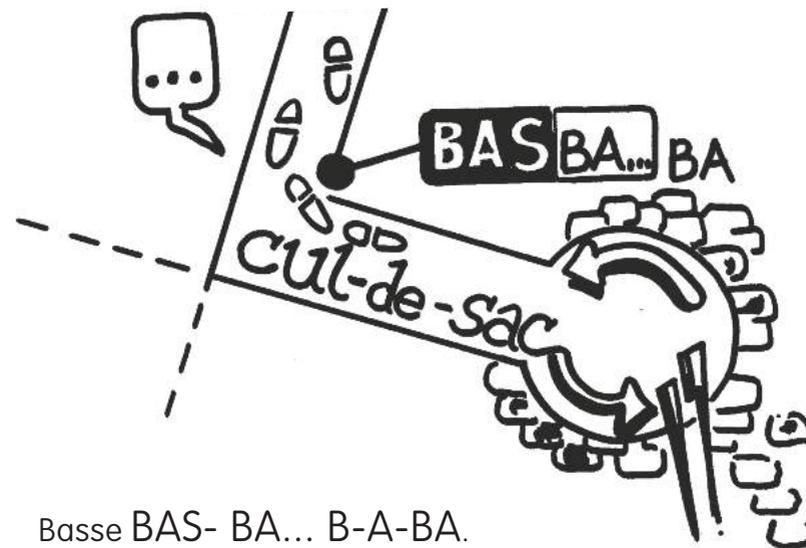
Où se perdre?

Elle entendait le *la* des machines / Son cœur en rythmes /
Corps étranger / Le vide en plein // Il était venu / Avait pleuré
/ Reparti // Elle / L'âme indolore / Nouveau pallier vers
l'anesthésie générale //

HÔTEL DES MONNAIES

Planète en sacrifice livrée
Terre Monde Globe
Lennaya
Flouze Fric Oseille Tunes Blé Ferraille Pognon Pèze Liquide
Argent
Lacs d'acier
Délacés les amants
Déclassées les actions
Déserts
Ni pile ni face
Muets les cris
Muse
En déliquescence

Elle était sortie / Retour au Parvis / Elle s'était coupée /
De tous // Le jour / Elle ne bougeait plus / On lui donnait
à manger / Parfois // Sa peau la disait d'ailleurs / Elle se
taisait // La nuit / Elle marchait / Pour ne pas dormir //



Basse BAS- BA... B-A-BA.

Touché le fond. Du trou. Vapeur de riens. Vide vivipare. Tout claque.

Ailleurs sans fonds. L'S qui fait tout. Jamais au singulier
Marais montants. Voix sans issue.

-CUL-de-sac. Les murs tout autour. Pourtant des fenêtres.
Ricochet de lumière. Galet de soleil. Posé là. Sur un pavé.
Comme une goutte d'espoir dans le gris du temps

Écran cellulaire

Toi. Toi qui appelles

Lumière d'ÉTOILE.

Éclat des mots

BASCULE

Le cœur qui muse

Poser les mots polis du temps / Écouter le vrai au cœur de
l'oreille / Extraire la puce / La sienne / Celle de Julian / Des-
sous la peau / Le suivre / Lui / Puisqu'enfin il osait / Se libérer
de la glu rose / Refuser le traçage / Revenir à soi //



MIDI

L'Occident vers le Sud.

Tracy. Mélodie d'un autre temps.

Je reprends pied. Autour de moi, l'effervescence.

Il ralentit, le rail qui, matin et soir, déplace les marchands du chez-soi au bureau, du bureau au chez-soi.

Les câbles se relâchent, se dédoublent, se relient aux marchands. Ils vibrent comme jamais.

Les marchands ralentissent. C'est imperceptible. Leur cœur s'ouvre.

Ils se regardent.

J'ai chaud.

MIDI

L'Occident, le Sud.

Les dirigeants ont laissé leurs jeux.

Les régions se mutent en réseaux.

C'est arrivé. Très vite.

C'était tellement possible qu'on s'est mis à rire.

Tu n'oublieras point

Au commencement était l'automne. Je suis debout dans les cahots. Le tram. Ce tram que je prends quelquefois quand mon père ne peut pas me ramener. Retour d'école. J'ai pris un ticket d'une place. Que j'ai ensuite jeté au sol. Jamais de contrôle dans le 62. Une petite bande en papier fin. Dominantes de blanc. Je la vois encore. On dépasse les abattoirs. Il y avait le jour des abattoirs. Le mardi. Ce jour-là, il ne s'agissait pas de lambiner le matin. Bouchons assurés. Vite, vite, nous disait-on, aujourd'hui c'est les abattoirs. Ou "c'est le jour des abattoirs". Je ne sais plus très bien. Contrôle. Juste après les abattoirs donc. Mon ticket est quelque part sur le sol. Sous les pieds du contrôleur peut-être. Il a dû le piétiner. Le voilà bientôt à hauteur de ma tanière. Mon corps reste droit comme un i. Mon cerveau fait le point. En position foetale.

Je ne sais plus très bien ce que je fais ici, dans cette prison. Murs cramoisis. Porte fermée.

C'est un flamand. Je vais encore bredouiller. Il ne comprendra rien. Je répéterai. Il y aura des rires. Je devrai lui expliquer, à lui, puis à mes parents, que je trouvais inutile de garder mon ticket. Que je l'ai bêtement jeté. On ne me croira pas. Ou on me prendra pour un con. Dans un geste de crucifié, je ramasse une vieille carte piétinée et à moitié déchirée. Sans la regarder, je la tends vers l'homme au képi. Dans ces moments, je ne comprends plus personne et personne ne me comprend. Sa première phrase doit être en tchèque. Et mon pardon en bègue. Ah ben voilà! Il me semblait bien que c'était un flamand. Le bel accent. Cet art de vouvoyer quand il faut tutoyer et l'inverse. Là, je comprends clairement. Une tonne d'accent tonique sur le mot "peur" lorsqu'il me dit "vous avez peur de moi?". Je ne sais même pas si un son sort de ma bouche. Il me regarde en souriant et il s'en va.



Retour à la maison. Ma mère. "Mais enfin, qu'est-ce que tu fais ici? Et ton rendez-vous chez le médecin?" Oublié, maman! Encore oublié. Comme tout le reste. Il va encore être mécontent, le docteur. Et il y aura des cachets supplémentaires.

Des cachets pour cacher quoi?

Autant ne pas parler de ma péripétie du tram. Autant la cacher comme le reste.

Au commencement était la nuit de l'an. Ça se passe à la campagne. Tout est prêt, on attaque. Zakouskis au foie de morue. Faux champagne frétilant. Au moment de passer au gibier, on frappe à la porte. Le voisin nous ramène le chien sanguinolent. Le voisin c'est Léon. Il vit avec sa vieille mère en bon vieux célibataire. Au bord de la grand-route. "La route", disait-on. La voiture ne s'est même pas arrêtée. Nuit de l'an à la polyclinique. Le chien vivra. Il n'a aucune fracture mais il est mal en point quand même. Il s'appelle Kim et n'a que quelques mois. Il vivra vieux. 15 ans. L'infirmière est très gentille. Elle non plus n'aura pas son gibier. "Vous ne vous souvenez de rien?" dit-elle. "Faites un effort..." puis "tant pis, ce n'est pas grave". Je suis tellement affolé pour mon chien que je ne sais plus qui je suis. Et puis tous ces gens autour de nous. Ces regards qui nous tutoient. Ces sourires et ces caresses... Partons.

Cette porte s'ouvre peut-être, finalement...? Non. Pas dans une prison. Les prisons sont fermées. Elles ne s'ouvrent que dans un sens. Pour les inconnus. Ceux qui m'inondent de baisers et de pâtisseries.

"Oui oui, nous dit le vétérinaire. Vous pouvez rentrer chez vous. La porte est ouverte. Il lui faudra beaucoup de repos. Il aura mal pendant quelques jours. Donnez-lui un peu d'aspirine. En cachets. Il faudra les écraser dans l'écuelle". A cet âge-là, ça guérit vite...

D'ailleurs, j'ai essayé ce matin. Ou hier. Elle ne s'ouvre pas. Moderne, leur prison. On ne s'y croirait pas. Un lit douillet. Bon matelas. Un peu froid dans l'ensemble. Mais bon, une prison reste une prison. Le milieu carcéral est là pour nous rappeler à notre condition de pécheur. Hier,

ma cellule était pleine tout d'un coup. Des codétenus très, vraiment très familiers.

Au commencement était la nuit. Et le ruisseau. Ça y est, ils me l'ont dit. Je vais devoir retourner seul. La soirée s'éternise et je suis trop petit. Je vais devoir traverser ce fichu ruisseau. Mais je ne peux pas. Non, traverser ce ruisseau en pleine nuit, impossible. J'ai trop peur. Je le traverse dans ma tête. Toute cette eau. Tout ce bruit. Qui a dit que le bruit de l'eau détend? Dans la nuit, il terrifie. On ne sait jamais ce qui va en sortir. Dans la nuit, l'eau se met à vivre. Le ruissellement se décompose en lames de rasoir. De chaque lame sort une quantité d'êtres étranges qui viennent m'habiter le cerveau. Dès avant le pont, je guette les premiers sons. Ils m'attendent. Et je dois avancer dans ce mur de lames, dans cette nuée d'êtres immondes. Se boucher les oreilles? Ce serait trop facile. Quand ils sont là, rien n'y fait. Non, je ne pourrai pas. Je me cache sous une fenêtre et j'attends. Je ne sais pas ce que je dirai. Rien sans doute. J'entends les voix, les rires. Les bières et le vin qui descendent.

Les codétenus en ont apporté une bouteille. Permission spéciale je suppose. J'ai accepté un verre. La femme en vert s'est ruée sur le verre. Trop de cachets, pas de verre.

Et je me cache dans l'ombre. Les voix se rapprochent. Fin de soirée. La porte s'ouvre. La main a jailli avant le reste du corps. Ma joue est déjà tuméfiée. Du sang sur le nez. Lunettes cassées. Je pleure, je hurle.

La porte s'est refermée et je suis à nouveau seul. Mes cris résonnent dans tout le pénitencier.

On traverse le village comme ça, moi hurlant et saignant, tiré par une main que je ne vois pas.

Débarquement des martiens. Les hommes verts, petits et grands, se ruent sur mes cris, se ruent sur mes coups. Me faire taire à tout prix. Ah mais c'est une prison pour gens bien ici... Ne pas les déranger. Ils le sont suffisamment.

Je ne vois même pas le ruisseau au passage. Retour à la maison. Tout le monde crie.

Les hommes verts aussi se mettent à crier. Pourquoi m'a-t-on laissé boire cette gorgée de vin? Quelle inconscience! Les voilà qui s'engueulent.

Au commencement était le fourgon cellulaire.

Au commencement était le téléphone.

Au commencement était la chambre.

Au commencement était ma tête.

Au commencement était le clapotis des souvenirs.

Au commencement étaient le va et le viens.

Au commencement étaient le noir et le blanc.

Au commencement étaient les monts et les vaux.

Au commencement du commencement était le petit jour gris clair.

Tu n'oublieras point tes cachets. Pour obscurcir tout ça. Allons, n'y pense plus. Il y a de bons gâteaux et un café chaud qui t'attendent.

Encore ces gâteaux et cette affection triomphante.

Tu n'oublieras point d'essuyer les quelques gouttes d'urine que tu as laissées sur la lunette.

Tu n'oublieras point de ne pas tambouriner à la porte de ta voisine en allant te coucher.

Tu n'oublieras point de garder précieusement ton ticket pour le flamand au képi.

Tu n'oublieras point de nous raconter une belle histoire ce soir. Une de celles que tu as inventées pour ne pas oublier. Tu nous la raconteras et ton imagination nous émerveillera. Tu verras.

Tu n'oublieras point les cachets du soir.

Et demain, ceux du matin.

Tu n'oublieras point le bruit du ruisseau. Ou tu n'oublieras point de l'oublier.

Le ruisseau coulera éternellement. Son bruit ne s'en ira jamais. Les êtres immondes non plus.

Tu n'oublieras point ton petit Kim ensanglanté. Tu le verras pour l'éternité dans les bras du bon Léon. Tu l'entendras japper contre la terrible infirmière.

Et même ta porte, tu ne l'oublieras point. Cette porte que tu croyais fermée. Cette porte qu'il suffisait d'ouvrir. La porte du couloir menant aux autres portes. Celles de tes voisines.

Tu as tant de choses à ne pas oublier, mon pauvre. Tant de choses à faire ou à ne pas faire. Ou à défaire. Défaire le temps, défaire les parasites qui embrouillent tout. Pour te retrouver, tu oublieras le moins possible. Tu resteras sur le pont jusqu'à la fin du naufrage. Tes narines émergeront des flots quand tout aura coulé. Elles cracheront dans un dernier soupir tout ce qui t'a fait chavirer. Et tu couleras à pic. Droit comme un i. Sans te soucier du tangage et du roulis. Arrivé au fond, ton corps entier disparaîtra dans la vase. Seule ta tête résistera. Ta tête de corail n'oubliera rien de sa chute.

Tes commencements se dresseront, volcans marins. Ta mémoire coulera sur leurs flancs. Et tes souvenirs deviendront pierre. Plus rien, jamais, ne pourra les atteindre.

Et toi, la mort t'aura fait traverser le fleuve. Depuis longtemps. Et le fleuve coulera éternellement sous les ponts et d'autres ponts. Et les enfants des enfants te rejoindront l'un après l'autre dans le néant.

Bienheureux les amnésiques.

Le ciel et la terre passeront. Et toi, n'oublieras point.



Sylvie Van Molle

Partir

Un désert aride, nu, noyé sous un socomblé, non nourri, non déployé. De qui s'emplit indéfiniment, qui débore extrêmes, qui s'immisce au-delà du connu. La chaleur est tellement dense des formes, des mirages. Au loin, une forêt, Longiligne, elle se confond avec l'objet est maintenant perceptible, il existe. La manche doté de piques à quatre dents, terre sur laquelle la fourchette se tient palpite, étouffe, comme enfermée dans sur elle. Elle semble vouloir se dérober reconnaît pas, auquel elle ne s'identifie relation est tout simplement insensée. posée sur cette plaie tâtonne, tourne s'annihile. La terre monte jusqu'à couche supplémentaire de désas- Plantée finalement sur place, par les manifestations de la mieux disparaître, s'immisce les viscères de son hôte, prison- Les deux hôtes se renvoient la

La main joue bien son rôle. Discrète, désorientée, se manifeste parfois. Ça dans ses rapports, ses extrémités douter, se plier souvent. Pourrait-elle se gangrener? Pour-

Leil de plomb. Aride, car non plomb, car un trop plein de jusqu'à repousser les possible, du probable, du qu'elle fait apparaître me plus réelle que les paysage. te bel et bien, c'est un une fourchette. La debout bouillonne, une main qui se referme de cet univers qu'elle ne pas ! Antagoniste, cette La petite parcelle d'inox sur elle-même, s'abrutit, elle tel un lierre, c'est une tre, d'égarement, de gercure. elle se liquéfie, déstabilisée terre. La terre se répand, pour dans les moindres méandres, dans nière, elle se libère, se décharge. balle; c'est l'enfer.

silencieuse, elle soupèse, fait mal. Tendancieuse dirigeant, affolent, font rait-on la gangrener?



© Collectifs d'écrits

L'autodestruction par gainée. Ses manifestations se ressentent, se dessinent, mine but ? Le sait-elle elle-même? IL n'est pas de Lui échapper. Prenez garde! Prenez garde à La mosaïque user, d'en être conscient, n'avez rien, rien du tout. bien comme bon Lui semble, qu'à demander, ils finissent. Hors Les clous, frondeurs. L'ostracisme formes, sous-jacent. IL que faire.

La fourchette ne sait elle n'est plus que tout de même, quoi paraîtra pas si faci-pas seul maître, elle pleure, elle geint,

Elle est dans un assourdissement. secours, elle subit La terre desserre un devenir. La fourchette remet de ses cendres, hébétée, seule dans mais son existence qui l'épuisent, mais Elle s'en remet à cette lutte continue qui l'habite. Comme si aucune traînée der-

L'insurgée! La main est de fer, elle semble tations se ressentent, se dessinent, mine but ? Le sait-elle elle-même? IL n'est pas de Lui échapper. Prenez garde! Prenez garde à La mosaïque user, d'en être conscient, n'avez rien, rien du tout. bien comme bon Lui semble, qu'à demander, ils finissent. Hors Les clous, frondeurs. L'ostracisme formes, sous-jacent. IL que faire.

pas comment se ramasser, étendue à terre, flasque, perdue en elle-même. Le tout respire qu'il arrive, il résiste! La fourchette ne dis-lément, même si elle le souhaitait, elle n'est doit faire face à son entier, elle saigne, elle personne ne l'entend, il n'y a pas d'échos.

espace sourd. Un espace envahi par son propre sa seule complice, la terre, ne lui est d'aucun Le même sort, simultanément ou à retardement. peu son étreinte, laissant la fourchette re-te n'a pas le choix, tel un phœnix qui se elle se remet de sa liquéfaction, mais reste cet océan. Elle sait quoi faire d'elle-même, est jalonnée de montées et de descentes ne l'usent pas, que du contraire. Etrange! que fois sans que son apparence ne trahisse nue, rien ne montre le désordre, le chaos Les choses glissaient sur elle, ne laissant rière elle. Liée à la terre, elles doivent

toutes les deux sortir de là, sans Car là est leur force, ne pas se soustraire aux autres, d'exister est déjà une arme en le débordement, elles sont sous-fifres, sont forts, il

Un éclat apparaît au loin, re-les couleurs semblent s'y protecteur, rieur.

Tiens? Une autre fourchette!

Elle se déplace en planant et son dévolu sur elle. Comme sous ces nuances! On croirait par procuration au travers de bas! La fourchette a une telle perturber.

Ah? Si! Elle a vu la première encore plus d'éclats.

La terre secoue la

La seconde s'avance deuxième fourchette ou

La terre déstabilise la pre-bout absolument.

La deuxième fourchette première est ébranlée par

se soustraire, sans s'abandonner. s'abandonner, ne pas s'oublier. mais pas à elles-mêmes. Le fait soi, ça permet l'équilibre, ça évite des garde-fous. Mais les fous, les faut garder l'œil.

flétant les couleurs du soleil, plaire, toujours plombant, mais

sur la terre!

tourbillonnant, le soleil a jeté c'est magnifique de le voir presque que le soleil se déplace la fourchette. IL rayonne là-assurance! Rien ne semble la

fourchette. Le soleil lui donne

première fourchette.

vers la première, elle l'éblouit. La Le soleil?

mière fourchette; rester de-

déstabilise la première. La son semblable. C'est agréable!

Elle continue à valser, devant La première, puis autour de La première. Le soleil se reflète sur La première. Est-elle éclatante également? La première n'arrive pas à décoller, elle ne peut qu'observer La deuxième, comme Le soleil, mais La première aimerait entrer dans La danse. La terre l'enveloppe, La choie, La réchauffe.

Le soleil se lance, il tourne autour des fourchettes, de La terre, de La main, il suit La cadence de La deuxième fourchette, mais dans l'autre sens. Il est d'humeur joyeuse, tourne sur Lui-même, rien ne semble plus l'arrêter. Cette joie envahit La première fourchette et La terre. La terre redevient humifère, La première fourchette en perd son équilibre. Le soleil a trouvé son autre hôte, tout renaît. La terre est gonflée à bloc. La deuxième fourchette s'arrête et se plante face à La première, elles restent comme ça, pendant Longtemps, face à face.

La première fourchette et La terre sont toutes émoustillées, Le soleil, Lui, continue de valser autour d'elles.

Il enveloppe La première fourchette et La terre, mais l'intensité du rayon et l'effet qu'il procure, semblent différents pour elles. Mais La terre et La fourchette sont emportées par cette présence plantée face à La première fourchette.

Celle-ci, n'arrive toujours à bouger, elle aimerait entrer dans son espace, cercle. La deuxième point nommé, c'est son point d'accroche. d é p L a c e jours en

p a s
s'approcher,
faire partie de son
fourchette arrive à
nouveau souffle, c'est un
La deuxième fourchette se
autour de La première, tou-
planant, mais plus lentement,
l'espace se réduit petit à petit, La
terre résonne, sa musique est rapide

et enveloppe tout. La première elle n'en revient pas, elle La terre n'arrête pas de

fourchette plane, tourne sur elle-même, chanter.

Les extrémités de d'une ma- r a m e - succès. mais

La main ondulent comme les crans chine à broyer, elles essaient de ner La première fourchette au sol, sans Elles travaillent au grand jour, se tendent, La main a ses limites. C'est rassurant!

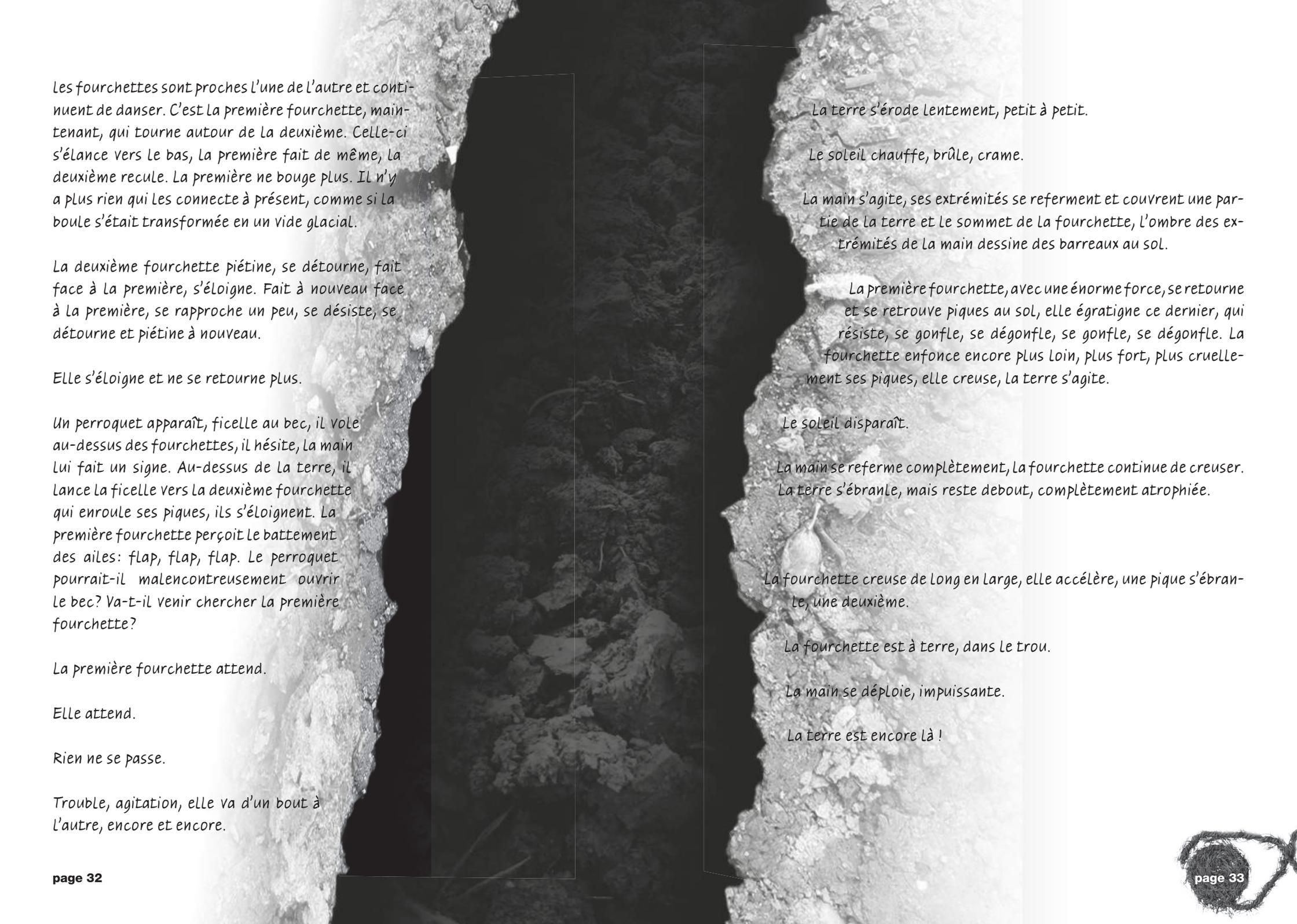
La main continue malgré tout à essayer de stopper Les deux fourchettes.

La deuxième fourchette repart de plus belle, et toutes Les deux tourbillonnent sur elles-mêmes, Le soleil, toujours écla- tant, fait une pause.

La main se manifeste, elle tourne sur elle-même, déséquilibre un peu Les fourchettes, elle dirige La paume vers Le haut par à-coups faisant tout trembler.

La terre ne peut rien.

Les fourchettes, elles, tourbillonnent vers La droite, tourbillonnent vers La gauche, s'élèvent un peu plus, puis redescendent. Elles s'arrê- tent, se font face un instant. Il y a de l'électricité entre elles, une boule de faisceaux électriques et lumineux, un bras s'élance vers La première fourchette, un autre vers La deuxième. Elles sont connectées. Des piques, d'autres faisceaux électriques s'élancent vers Le haut et se rejoignent en arc de cercle au-dessus de La boule, Les fourchettes sont amenées à danser autour de La boule, qui Les happe. A l'intérieur, elles continuent Leur danse. La boule et Les faisceaux lumineux disparaissent,



Les fourchettes sont proches l'une de l'autre et continuent de danser. C'est la première fourchette, maintenant, qui tourne autour de la deuxième. Celle-ci s'élançe vers le bas, la première fait de même, la deuxième recule. La première ne bouge plus. Il n'y a plus rien qui les connecte à présent, comme si la boule s'était transformée en un vide glacial.

La deuxième fourchette piétine, se détourne, fait face à la première, s'éloigne. Fait à nouveau face à la première, se rapproche un peu, se désiste, se détourne et piétine à nouveau.

Elle s'éloigne et ne se retourne plus.

Un perroquet apparaît, ficelle au bec, il vole au-dessus des fourchettes, il hésite, la main lui fait un signe. Au-dessus de la terre, il lance la ficelle vers la deuxième fourchette qui enroule ses piques, ils s'éloignent. La première fourchette perçoit le battement des ailes: flap, flap, flap. Le perroquet pourrait-il malencontreusement ouvrir le bec? Va-t-il venir chercher la première fourchette?

La première fourchette attend.

Elle attend.

Rien ne se passe.

Trouble, agitation, elle va d'un bout à l'autre, encore et encore.

La terre s'érode lentement, petit à petit.

Le soleil chauffe, brûle, crame.

La main s'agite, ses extrémités se referment et couvrent une partie de la terre et le sommet de la fourchette, l'ombre des extrémités de la main dessine des barreaux au sol.

La première fourchette, avec une énorme force, se retourne et se retrouve piquée au sol, elle égratigne ce dernier, qui résiste, se gonfle, se dégonfle, se gonfle, se dégonfle. La fourchette enfonce encore plus loin, plus fort, plus cruellement ses piques, elle creuse, la terre s'agite.

Le soleil disparaît.

La main se referme complètement, la fourchette continue de creuser. La terre s'ébranle, mais reste debout, complètement atrophiée.

La fourchette creuse de long en large, elle accélère, une pique s'ébranle, une deuxième.

La fourchette est à terre, dans le trou.

La main se déploie, impuissante.

La terre est encore là!



Sous ton bras

Ne me lance pas, je n'ai pas encore appris à voler. Non Lucien! J'ai peur d'aller trop haut, et de ne pas savoir redescendre. Arrête! Arrête Lucien! Je ne suis pas une luciole, le soleil m'aveugle. J'ai peur. Tu penses que je suis fait de plumes, mais je vais m'écraser. J'ai l'air d'un avion mais je me sens minuscule. Si tu me lâches, je vais m'écraser. Je vais foncer droit dans le mur, et le mur va m'arracher les ailes avec ses griffes. Les murs ont des griffes Lucien. Tu le sais bien. Quand tu les longes pour ne pas être vu, tu reviens couvert de bleus. Tu as beau me les cacher je les remarque. J'attrape mal à ma coque et à mon cockpit. Ça tourne! C'est comme dans ton cœur quand il bout à l'intérieur. Les cœurs sont des cocottes Lucien, des cocottes minutes et des cockpits. Et moi, j'ai mal à mon cockpit.

Ne me lance pas Lucien. Je vais m'écraser contre le mur, il va m'arracher les ailes. Et puis j'ai du plomb à l'intérieur, tu te rappelles Lucien? J'ai du plomb dans les ailes. Je ne vole pas droit, je titube. On dirait ton père. Tu ne veux pas que je ressemble à ton père?

Prends-moi sous ton bras Lucien. Sous ton bras, y'a une île, une île où poussent de grands séquoias et de petits nids douillets. Je suis né dans un nid, c'est toi qui me l'as dit, un petit nid au fond de ta tête... Rappelle-toi! Tu passais ton temps à faire l'avion, à étendre les bras et à faire l'avion. Je suis né dans ta tête, j'ai plongé dans ta gorge le jour où ton père t'a frappé avec cette barre de fer. Je l'aime bien moi la barre de fer, on parle le soir quand tu dors. On refait le monde au fond du jardin. Elle n'avait pas envie de te fracasser le crâne. Elle me l'a dit tu sais, il ne faut pas lui en vouloir.

Quelle secousse! Pire que tous les orages que j'avais pu imaginer. J'ai plongé dans ta gorge et j'ai bien failli t'étrangler. Il faisait noir. Quelle peur bleue on a eue tous les deux. T'as essayé de parler. J'ai branché mon moteur. Ça faisait crrr...! Tu as pris une grande respiration. J'ai pris une grande respiration et je me suis promené dans tes bras, de droite à gauche, de gauche à droite. Je suis devenu tes doigts, je suis sorti de tes doigts, puis j'ai fait le chemin inverse. Souviens-toi, Lucien, j'ai blotti mes ailes sous ton bras. C'est chaud sous ton bras.

Ne me lance pas, je n'ai pas encore appris à voler. Non Lucien! J'ai peur d'aller trop haut. Je vais crever le ciel, me retrouver happé par un nuage et rester collé dans sa toile. Les nuages sont des toiles d'araignée décolorées.

D'ailleurs, je n'suis pas un avion Lucien. Je n'suis pas un avion. Une idée ça ne vole pas. Une idée d'avion ça n'a pas de moteur ailleurs que dans ta tête. Ça tombe à plat dans une conversation. Tu crois que je tombe à pic mais quelle dégringolade. Je tombe toujours à plat quand tu parles de moi, de tes envies d'avion et de liberté. Je m'écrase les ailes au plancher, je déteste ça. Pitié Lucien! Garde-moi pour toi, pour toi tout seul, comme ça sous ton bras.

Tiens-moi les ailes, s'il te plaît Lucien. Rappelle-toi hier quand tu as fait l'avion autour de la table du salon. Ton père rentrait avec un verre dans le cockpit. Il est marrant ton père quand il a bu. Il fait l'avion avec ses bras. T'as cru qu'il voulait jouer avec toi. Rappelle-toi Lucien. Il t'a écrasé comme une mouche. Il a écrasé tes ailes. Rappelle-toi Lucien. Je suis les ailes que tu t'inventes. Ne fais plus l'avion Lucien. Ne fais plus l'avion. Garde-moi simplement sous ton bras.

Un avion dans la tête

Lucien, arrête de jouer! Arrête ça tout de suite! Rentre à la maison, et vite! Ton père voit rouge quand tu joues. Ça le met dans tous ses états! Il va t'en coller une et je prendrai le double. Ton père voit rouge et double chaque fois qu'il rentre du boulot. Et c'est pire depuis qu'il l'a perdu. Il ne pilotera plus jamais de sa vie. Alors, s'il te voit faire l'avion, ou jouer avec un avion même de la taille d'une mouche, ça va être ta fête. Je n'aime pas les fêtes. Et pas question de faire le mur dans

ta tête. Qu'est-ce que je vais devenir s'il te fait encore un grand trou au milieu du crâne? Si tu t'évades encore une fois, si tu t'envoles pour de bon, si tu ne reviens pas?

Tu veux un papa pour quand il pleut. Mais quand il pleut ton papa c'est une flaque. Il met ses larmes dans une bouteille, et il serre les poings. Je n'y peux rien s'il a des tanks à la place des mains. C'est le système qui l'écrase et lui met un bâillon sur le cœur. Toi tu as de la chance, le système tu t'en fiches. Personne n'écrase les petites lucioles qui volent dans ta tête, personne. Jamais! Lucille, ma petite Lucille, ma petite luciole, je t'aime tant avec tes allures de garçon qui font peur à ton père. Et puis, il ne faut pas lui en vouloir s'il refuse de t'appeler Lucien. C'est à cause de sa peur de ne pas être un homme. Tu sais, sans travail, c'est dur d'être un homme!

J'entends ton père. J'entends son pas gueuler sur le gravier. Le laisse pas lire dans ta tête tes belles envies d'évasion. Cache cet avion sous ton bras, vite, et ne fais pas comme si cet avion c'était toi. Maman aussi a des avions dans la tête, des avions remplis d'idées. Maman les laisse voler. Parfois elle perd le contrôle. Les idées ça donne des ailes. Il faut pas. Ça plane, ça vole, ça ne se repose jamais. C'est comme les coups. Ça nous fonce dessus sans qu'on ait le temps de dire ouf. Ça donne des ailes et puis ça se fracasse dans nos crânes. Les idées, il faut les tuer avant qu'elles ne nous tuent. C'est le parti qui le dit. C'est dangereux, comme le jeu, à un point, tu n'as pas idée. Et ton père ne jure que par le parti. Tu ne veux pas mettre ton père en danger? Alors cesse de penser Lucien.

Hier j'ai atterri dans la lune. C'est là que naissent les idées et les petites lucioles. Ton père m'a fait redescendre sur terre illico. Il fait beau mais c'est le gros temps dans son cœur. C'est dur pour ton père de ne plus pouvoir voler. Alors, de temps en temps, il s'imagine que je suis un hélico, un crash d'hélico. Ça n'est pas pour me faire mal s'il l'envoie valser dans le jardin. C'est pour envoyer valser son chagrin. Un hélico, ça valse, c'est comme ça. Mais je n'aime pas quand il te fait valser, ma luciole. Je n'aime pas quand il te fait redescendre sur terre par les pieds.

Arrête de jouer, Lucien! Si tu continues, je vais enrouler la corde à

sauter autour de tes chevilles et je vais t'attacher de toutes mes forces. Une corde élastique, pour amortir le choc, ça tiendra mieux que tes lacets. Tu décolleras de quelques centimètres avec le vent. Tu auras l'air d'un ballon rouge, d'un punching-ball de petit champion. Au moins tu ne t'envoleras pas. C'est joli un ballon rouge, c'est la couleur du parti. Non ne pars pas! Ne t'envole pas Lucien, reste avec moi. Si ton père te cogne, dis-toi que c'est l'orage.

Reviens sur terre Lucien, reviens! Fais comme si ton père n'était pas rentré, comme s'il s'était écrasé en avion, dans ce petit avion que tu as dans la tête, et dans lequel tu aimerais le voir monter. Fais comme si Lucien. Referme ce grand trou dans ta tête. Je te jure qu'on fera le mur, le vrai! Reviens! Reviens Lucien, ne t'envole pas! Tu disais que mes baisers c'était du sparadrap. Je t'embrasse Lucien. Je t'embrasse. Reste avec moi!

La vie d'un honnête homme

Un avion ça devrait pas voler la vie d'un honnête homme. Comment il fait l'honnête homme quand il n'a plus sa vie pour nourrir sa famille et les bouches qui crient «papa!». Comment il fait?

Tu sais, un papa, ça n'a pas de patience. Ça sert pas à parler. Ça ne fait pas rêver, surtout un papa les deux pieds sur terre, incapable de voler. Un papa sans travail, un papa sans avion ça vole dans les magasins. Pis, ça se fait piquer au portillon. Une chute libre en plein milieu de la foule. La foule s'en fout. C'est fou comme une foule se fout des papas qui partent plus au boulot le matin, des papas au visage pâle. Ces papas-là n'ont jamais joué aux gendarmes et aux voleurs, à part dans les grands magasins.

Un papa, ça tourne en rond, parfois ça tourne pas rond. Ça voudrait se casser d'ici, ça se casse juste de l'intérieur. Ton père se casse de l'intérieur, Lucille. Ton père n'est plus qu'un vieux ciment qui craque de tous côtés, un morceau de zinc rouillé. Il se fait piquer par un flic en civil. Il passe la nuit au poste, puis il pique du nez sur l'oreiller. Hier, mon avion piquait du nez sans se loucher à 300 mètres au-dessus du sol. J'étais un homme. Aujourd'hui, mes yeux me piquent. Il faut en rire Lucille. Un papa, ça pique pas qu'avec la barbe.

La barbe Lucille! Qu'est-ce que papa t'a dit? Si tu fais l'avion, papa te casse les ailes. Plus d'ailes, plus de rêves. Tu le sais, il est interdit de rêver et de faire l'avion dans sa tête. Rêver c'est pour le Capital. Ton capital à toi, c'est d'être une petite fille. Et les petites filles, ça obéit à leur père. Tu es perdue Lucille, tu es perdue pour moi, si tu n'obéis pas à papa. Le pays met en prison les parents qui font l'avion avec leurs petits. Le pays l'a décidé. Ton papa aime son pays. Le pays aime ton papa. Le pays s'épuise, il n'en peut rien s'il n'y a plus de travail. C'est la faute à cet avion. Un avion, ça ne devrait pas voler la vie d'un honnête homme.

Plus tard, tu achèteras un permis de rêver et de faire l'avion dans ta tête et avec les bras. Ça se vend cher en contrebande. Pour l'instant papa te protège. Mais lui, qui le protège? Qui le protège, ton papa? Il est grand et fort quand il te prend sur ses épaules. Il te tient les bras vers le ciel et il tourne, et il tourne. Il se fait son cinéma mais au fond, ça tourne pas rond. Il tourne dans sa tête. Un vrai lion en cage. Dans sa tête, il voudrait de la place pour un aéroport. Y'a juste la place d'un arrêt au sol. Tout le monde descend. Les hommes sont des moustiques Lucille. Ils se piquent entre eux. Un bon coup d'aérosol et hop! Arrête de tourner Lucille. Arrête de tourner et de faire tourner papa en bourrique.

Et puis cesse de te faire appeler Lucien. Une petite fille, ça ne pilote pas un avion. Les avions, c'est une affaire de garçons. Tu sais ce qu'on fait aux petites filles qui se prennent pour un garçon? On leur coupe les cheveux. On leur coupe la langue parfois. Et tu vois, tout ça, là, ça fait boire papa. Ça le fait boire et ça, j'aime pas. Et quand il a bu il sait plus. Il sait plus où il en est. Il sait juste qu'il ne veut plus t'entendre faire l'avion dans sa tête à lui. Le bruit du moteur résonne. Son crâne est prêt à exploser. Tu ne veux pas qu'on soit deux à avoir le crâne explosé! Dis, Lucille! C'est quoi, tout ce sang noir?

Et toi, là, arrête de pleurer. T'avais qu'à surveiller ta fille. C'est comme ça qu'on déclenche les orages.





Loin de là

Là, il y a un homme assis dont les mains s'agitent plus vite que la ligne mélodique de la musique lounge ambiante.

Czoler stoppe le jeu continu, souple et sans effort, de ses doigts voletant sur le clavier de son fin portable gris métal.

Regarder ses mains. Elles sont l'évidence. Si familières qu'on ne les voit plus. Elles sont grandes parce qu'il est haut perché, assez fortes pour ne pas se faire taxer de mains de pianiste ou de chirurgien (sans tomber dans celles d'un homme du bâtiment), avec quelques poils noirs qui s'y déversent en fin de parcours de ses avant-bras. Il les connaît, les reconnaît comme telles depuis quelques décennies, après qu'il fut garçon.

Là, il fait un arrêt, isolé dans un fast food de standing et bio, entre une demi-journée prestée pour la grosse boîte pour laquelle il travaille comme faux indépendant et un rendez-vous pour sa propre société, un premier contact avec un client potentiel.

Il a le temps, un temps. Elles ne l'ont jamais déçu, ses mains. Son esprit désencombré de quelque autre perspective les retrouve avec contentement, conforté par la permanence de la jeunesse de leur apparence.

Et pour cause. Il survole les travaux ménagers, accomplissant le minimum nécessaire, amélioré. Il y a une dame qui vient nettoyer. Avec pour effet de lui permettre de ne pas devoir user d'un excès d'autorité ni de répétition pour enjoindre à ses 2 ados, préalablement à sa venue, de ranger un tant soit peu leur chambre.

Le jardin, il est plutôt en friche.

Oui, ses mains vivent, se fortifient, s'écorchent l'été car, très sportif, il

s'adonne à la rando, à l'escalade, au canyoning, à la plongée.

C'est à la rentrée, en septembre, quand elles ont vécu au grand air, quand elles sont hâlées, tannées, qu'il s'aperçoit, à chaque fois, qu'elles sont au top, là.

Il y a 2 ans, à son retour de vacances, il a très, très bien enregistré le plongeon, sur elles, du regard d'une des assistantes qui entoure le CEO. Oui, oui, il a tout à fait capté ses yeux obliquer vers le bas, à droite et rester coulés, chus sur le fond de cet aveu discret, se dégageant bien maladroitement de ce lieu de gêne, de si peu coupable pourtant.

Mais il ne pouvait décevantement nourrir ses fantasmes doucereux et ses illusions qu'elle, par ailleurs, percevait jour après jour, de plus en plus grignotées par l'amertume qui pointait sa fieffée tête récurrente.

Ici, il se voulait clair, honnête. Il n'avait pas besoin d'exercer ce satané pouvoir-là, en tout cas, pas sur elle. Il ne voulait pas être l'initiateur de ses frémissements, de ses sursauts, le récepteur de ses perceptibles surcroûts d'engouement, de ses avancées en territoire d'exhibition, de ses demandes de récits à lui, ni être le dépositaire de ses fantasmes en voie de naufrage. Il pouvait par moment se la jouer détaché, indifférent, maîtrisé.

Et donc, son désir d'empoignades vives, de mots qui chavirent dans l'étreinte et de reconnaissance toute rose de son être, elle pouvait se les mettre dans l'ailleurs et dans le futur; tous les deux encore inconnus et incertains, bien sûr.

Elle était plutôt gironde, potelée. Lui aspirait à un corps de femme, disons, plus 'graphique', associant de la finesse, des lignes et des courbes, pourquoi pas bien plus jeune que lui. Et que se dégage l'essence de la charpente et qu'on en jouisse, quoi!

Mouais, maintenant, cela faisait quand même un an et demi que la femme de sa vie l'avait quitté aux motifs d'étouffement, de mal-être face à un être froid et maîtrisé. «Tu ne prends pas le risque de la Vie! Où est la magie, alors!?!». Des mois, qu'il avait à loisir découvert les variations de motivation pour se retrouver chaque semaine en face à face avec sa psy et qu'en plus, là, surprenamment on y chialait en se recroquevillant dans la même alcôve de chagrins.

Depuis la rupture, il faisait quand même mieux que tenir la route. Le courant de sa vie le maintenait au-dessus des lignes de flottaison. Il passait de bons moments avec ses enfants, en vacances, avec ses amis, avec des rencontres amoureuses passagères. Grâce au confort matériel, également. Sauf que... fait nouveau, il se payait des nuits consécutives sans sommeil de-ci de-là. Morphée s'était retiré chez les Grecs. Ah la poisse! Dans les périodes où il parvenait à dormir, il avait retenu un rêve marquant: lui, debout sur une roche gris sombre. Celle-ci se met à bouger et gronder sous ses pieds, mue par l'énergie furieuse d'un monstre souverain du monde souterrain.

C'est pourquoi, en dégageant sa boîte aux lettres, là où il aurait d'ordinaire esquissé un demi-rictus en saisissant le énième flyer d'un marabout promettant un retour d'affection et l'aurait immédiatement classé verticalement, ici, il le trouva différent des autres... et pourquoi pas...!

~

Le haut du dos courbé, la poitrine pas vraiment portée, presque oubliée dans un pull lâche, Élalie se concentre encore quelques instants sur un écrit. Ses avant-bras fuselés, beaux et blanchâtres comme des cierges s'éloignent soudainement du clavier, elle s'écarte de son écran et cherche le bleu du ciel par la fenêtre placée plus haut.

Mais qu'est-ce qu'elle se fait chier, quand même! «Mais qu'est-ce que c'est calme ici!».

Elle travaille seule depuis des mois dans son bureau, à l'unif, qu'elle partage avec sa collègue en congé de maternité.

Un instant d'après, elle nuance, considérant quand même qu'elle est une privilégiée du Feu de Dieu de faire un métier complètement original et qui la passionne. Ce feu, parlons-en, celui qui a fait qu'elle s'est tapé x années d'études plus une thèse... sans fin.

Mais maintenant, elle ne sait plus très bien. Du feu, quand elle se retourne, elle en aperçoit les cendres.

Et voilà, ça va continuer vaille que vaille, comme depuis 2 ans déjà. «Ma vie se désenchante.»

Élalie est plutôt douce, nuancée, très savante, fidèle. Ne pas faire trop de vagues et être une petite sardine cachée au chaud dans l'eau. Et glisse au ralenti la felouque sur le Nil, au couchant tout en ocres.

Toujours temporiser, nuancer, amortir, ... «Toujours, alléger. Mais je m'enlise dans la torpeur.»

«Tu te rends compte que tu fais ça depuis toujours, toujours. Tout devient gris souris.»

Elle le sait. C'est venu en vivant aux côtés de sa mère.

Elle, elle s'était assez tôt propulsée hors de son milieu familial grâce à son énergie; une matière sombre, dense, granulée, amalgamée mais, il faut le reconnaître, faite également d'allant et de rencontres des autres. Pour décoller de son village de province dans une zone, à l'époque, encore industrialisée, elle avait sauté de plain-pied dans l'ascenseur social pour mener sa carrière de juriste.

Une partie d'elle carburait à la volonté et à la discipline; ses jugements péremptaires tranchaient; ses réflexions cyniques et ses arguments puisés dans la caricature avaient gommé tout un champ de possibles et d'atermoiements. Elle avait rayé de sa mémoire les cafés, le pigeonnier, la maison du peuple, les potagers, les ducasses aux moules.

Sa dureté, vlan, avait mordillé le cœur de chouquette d'Élalie et son père n'était plus là pour remettre du baume.

Élalie aimait la pluie coquine du printemps.

Sinon, sa mère avait 'réussi' son éducation, l'avait nourrie, soignée, instruite, parfois écoutée et consolée et l'avait soutenue dans ses études bien qu'elle les trouvât surannées. Alors que le monde environnant est si secouant, son rythme saccadé et qu'il faille montrer les dents si nécessaire.

Un jour, enfant, qu'elle jouait par terre et que sa mère une nouvelle fois la sermonnait pour avoir installé confortablement ses 2 poupées sur le divan du salon, elle sentit la tristesse entamer sa descente. Puis, celle-ci fit une culbute. En offrant un visage impassible à sa mère, elle se sentit emplie de façon étonnante d'un vent chaud, faisant projeter quelques grains de sable comme des paillettes scintillantes sur sa peau

dans un paysage d'ocres et de ciel densément bleu. Une longue note de flûte douce et grave, comme la sonorité grenue du nay en quelque sorte, avançait avec le vent.

Et même si personne, personne, n'en serait témoin, ce serait la douceur qui allait la cajoler, lui donner des bisous sur ses bleus et ses larmes, lui caresser la joue le matin et la faire s'évader dans un pays doré et chaud.

Là, dans son bureau, esseulée, elle décide d'arrêter de travailler. Elle attend toujours une réponse à son mail auprès d'un collègue incollable sur Hathor qui n'arrivera sans doute pas aujourd'hui. De son sac, elle sort une série d'enveloppes et de prospectus. Tiens, sur un, on y mentionne aussi toute une série de dieux...

~

C'est un homme plutôt petit, tout grassouillet, Réjo. Il y a du roux dans le brun dans ses cheveux, dans sa pilosité qui, de la tête aux pieds, s'accorde avec sa peau blanche.

Quand il marche dans la rue, c'est avec une allure bien déglinguée. Ses pantalons volettent avant qu'il ne dépose chacun de ses pas. Il s'accorde juste le droit d'aller de guingois. Peut-être ne se rend-il même pas compte qu'il va comme en déroute. Est-il saoul? Saoul de fatigue? Hé non, il n'est pas. Et parfois, il dévie de sa trajectoire. Et parfois, il dévie encore de sa déviation. Il a le droit, non? D'éprouver l'espace tout autour, d'envoyer par à-coups, ses coudes, ses genoux, ses chevilles hors-cadre.

- «Ho, Réjo, mais tu as bu!»

- «Mais pas du tout. Tu crois que je mène une vie dissoluble ou quoi?»

La vie n'est-elle pas assez râpeuse? Il en faut du courage au commercial pour les levers bien matinaux, les soirées en représentation, pour rebondir après une porte qui claque, pour convaincre après avoir brisé la glace dans le courant alterné de la confiance et de la méfiance.

La vie n'est-elle pas assez gonflée? Il en faut, de l'idéal incarné, une de ces inscriptions précoces dans le récit des ans, au combattant de la

misère, pour le faire arpenter de saison en saison, dans les nuits parfois antipathiques, pour lui faire épouser tout le fracas des blessures après les chutes de toutes sortes.

La vie n'est-elle pas assez magicienne? Il en faut de la persévérance raidie de collectionneur au Mage en Chemin de Vie pour ingérer ce lot d'expériences de et par soi-même et de par les autres. Et tout ce matériau humain accumulé grâce à son écoute, le flair en bandoulière entre les lignes, son entregent, sa facilité de contact.

Cependant, son appui est sûr et éprouvé; ses réactions adaptées, souples et bien huilées.

Une fois, après une hospitalisation longue et éprouvante, la Connaissance et la Quintessence avaient jailli. Un paysage s'était dégagé des brumes de l'Angoisse et du Désespoir. Et lui dedans... Une Image belle, abondante comme le Salut. Un temps si long, il s'est laissé plonger.

De toute façon, dans ce rôle, il s'agit d'accueillir de la solitude et... de la solitude; des aveux de solitude, des constats, des démonstrations de solitude et des gémissements. Qu'il y ait lieu d'abandons, de choix de destinée, de conflits, d'accidents, la substantifique moelle, c'étaient elles.

Ah oui, d'autant qu'il n'a pas vraiment fait toutes ses classes! Donc, naturellement, on slalome. Entre les fautes d'orthographe, des dettes non échues qui se traînent dans le temps, quelques habiles mensonges, des expressions qui prennent un coup dans l'aine, les déclarations d'impôt égarées et déguerpir si ça sent le roussi.

Fuir mais ne jamais se dégonfler. L'Image l'emplissait.

Ce matin, reslalom. La veste ouverte, sous le bras, la mallette pleine de fourbi en pagaille (2 journaux édition locale, 1gsm, ses flyers pour son activité de Mage en Chemin de vie, une paire de chaussettes juste achetée en solde, 1 smartphone, des cartes de visite en veux-tu en voilà, de services d'impression, de fournisseurs de jouets en bois, de confrères marabout...). Encore quelques pas précipités sur le piétonnier, la cigarette qui se consume entre ses lèvres. Il oblique vers le snack d'une connaissance. Il passe sa main libre au-dessus du

comptoir pour saluer Aktar qui a repris la sandwicherie à l'entrée du métro et qu'il a coaché pour actualiser le visuel de son commerce. Il lui a fourni le logo, une enseigne, des serviettes, les sacs papier... Il a sous le coude au moins 3 graphistes au sortir des études capables de lui concocter un beau travail à prix doux.

Il reprend sa route. C'est pas tout ça. Une amie lui a confié une bonne écharpe en laine aux couleurs trop criardes et il lui faut retrouver le sdf qui se les gelait hier à côté de l'hôtel du Centre.

Mais aujourd'hui, il faut surtout qu'il mette les bouchées doubles dans la déco de son cabinet. Déco, déco, attention, c'est un peu light. Il s'agit d'un Autel, il s'agit de densifier son panthéon, d'invoquer une entité majeure, de la faire jouer et danser dans le chœur des déités souveraines. Et que leurs vibrations émanantes et conjuguées fassent émerger le Multiple des processus du Vivant, que leur Bienveillance engendre un Flux magistral et le fasse pénétrer dans les Corps et les Âmes, que leurs Forces de Bonté expulsent de sa cavité l'Être immobilisé de terreur, d'ennui, de coups.

Il est en quête d'un corps de poupée, peu importe qu'il soit trouvé dans la rue, de seconde main ou neuf. Ce sera la Déesse de la Première Fois ou... de la Première Fois depuis longtemps. Elle portera sur une combinaison de cuir grainé noir un croissant de lune en nacre comme broche, des piécettes dorées des foulards des danseuses orientales lui confectionneront un volumineux collier, à ses pieds, des pantoufles de velours bleu nuit. Il la présentera les yeux clos devant l'homme ou la femme en déroute, hors de ses rails, et il devra envisager un minutieux mécanisme à l'arrière qui fasse découvrir très lentement des yeux trois fois plus grands qu'à l'ordinaire. Elle s'appellera EMINA...

Tiens, ça lui donne peut-être une idée pour Un autre...

Et hop, comme d'hab, il conviendra d'améliorer son flyer et aussi, cette fois-ci, de le distribuer dans les quartiers du haut de la ville. Ça le fait toujours un peu marrer d'impacter autant la classe moyenne, lui qui vient des bas-fonds. Mais il a une mentalité fondamentalement démocratique: «Ils pleurent, ils rient et ils chient comme moi, non.»

Maître Réjo

Mage en Chemin de vie

★
Après avoir accueilli, au début de l'âge adulte, une **Vision formatrice d'en-Haut**, **Maître Réjo** s'est dans un premier temps auto-formé.
Par la suite, il a découvert que la **cosmogonie** qui lui était apparue avait des correspondances frappantes avec la **tradition spirituelle** des peuples **Uphong**.
Il a reçu les enseignements du **grand maître Broudar** au **Kariestan** et a finalisé son apprentissage par la cérémonie d'intronisation appelée «**La Portes des Sphères**», il y a bien longtemps.

★
Vous avez des difficultés de vie. Vous n'avez plus goût à rien. Vous êtes face à un choix inextricable. Vous vivez au jour le jour un conflit quotidien. Vous accusez la perte d'un être cher. Burn out, accident, harcèlement, présence dans votre environnement d'un pervers narcissique, de personnes toxiques...

«Parfois, on stagne sur le bord de son propre **Chemin** et on ne comprend pas où il va... Il ne s'enfonce que dans du **Brouillard**.»

Vous entreprenez déjà des démarches de thérapie ou de coaching mais elles ne produisent pas encore tous leurs effets.

★ * **Consultez Maître Réjo** *

Une **démarche principale** ou complémentaire pour vous (re)connecter à votre **Chemin de Vie** et vous y guider. **Maître Réjo** vous assurera une écoute attentive, confidentialité garantie.

Il vous mettra en contact avec les instances les plus fondamentales de notre époque. **Nous** invoquerons diverses déités correspondant à vos zones actuelles de souffrances et de résolutions. Celles-ci transmettront leurs messages par **mon Canal** dans **la voie d'une délivrance**.

Disparition possible des tensions au bout d'une seule séance. Parfois nécessité de 2 ou 3.

Entre autres, il vous propose de vous mettre en connexion avec: **Psulit** la déesse des Questions et des Attentes lancinantes – **Umordè** le dieu de la Colère enfouie – **Venanggar** le dieu des Eternels Arpenteurs – **Dolsor** le dieu de la Reconnaissance – **Esandour** la déesse de l'Action et de l'Inaction – **Emina** la déesse de la Première Fois ou de la Première Fois depuis longtemps – **Achtépo** Le dieu de l'Ancre et du Lien – **Nusicaam** la déesse du Merveilleux dans la vie quotidienne – **Tundjur** le dieu libérateur des Secrets de Famille – **Ossfar** la déesse avaleuse de Traumas – **Epacle** le dieu de la Dernière Fois – **Déponé** la déesse du point de Basculement - ...

Contactez-le: email : Magesticréjo@skylife.be ou au 0233/45.16.22. Références de tout type de milieu.

C'est ainsi que ce samedi matin, Czoler se rend à son rendez-vous de 9 h 30 dans le centre de la ville, oscillant entre le doute et la curiosité. Il n'a pas l'habitude de fréquenter des illuminés!

Et s'il parvenait à tourner la page...

Élalie a rendez-vous à 10h15. En tout cas, si jamais elle n'en retire rien personnellement, elle aura quand même fait connaissance avec d'autres «dieux» que ceux qu'elle fréquente pendant ses heures de travail: Maât, Thot, Amon et consorts. Ça l'émoustille plutôt.

Et si elle entamait une nouvelle page de sa vie...

Déclencheur de ruptures

Par le viseur, une mer de montagnes pelées, elles semblent se multiplier à l'infini comme dans un miroir kaléidoscope. Les yeux se remplissent de terre, la vue se trouble. Un mirage fait apparaître la vie. La femme avec un foulard qui retient ses cheveux dans le vent, c'est elle. Elle est partie aspirer le désert. Fait-elle comme les femmes du Chili, qui fouillent parcelles par parcelles le désert d'Atacama à la recherche de leurs fils, de leurs hommes? Ce n'est pas les restes ni les déchets qu'elle cherche, c'est l'espoir. Elle a replacé l'aspirateur dans le sac militaire qu'elle place sur son dos et disparaît du viseur.

Autre angle de vue: Maintenant, la femme pend des langes en tissu sur les fils barbelés. Avec cela, dit-elle, pas besoin de pinces à linge. Elle les blanchit au soleil car ils restent souvent ternes. L'eau rare sort trouble des bidons. Elle répète ce geste chaque jour, pourtant on ne voit que rarement des enfants dans cette région. Elle a rêvé qu'elle s'était mariée la nuit dernière avec un soldat déserteur. Il avait voulu l'amener en voyage de noces au bord de la Méditerranée. Ils s'étaient assis dans une carcasse de voiture qui se trouve à côté de la maison. Cette maison abandonnée d'une famille, se résume à des murs troués sans fenêtres. Ils avaient attendu qu'elle démarre toute la nuit sans parler. Ensuite les autres sont venus le chercher. Ils avaient trouvé une grenade dans le plat de fruits. Depuis ce rêve, elle se balade avec un mouton, lui fait des tresses qu'elle coupe et réalise un tapis de celles-ci. C'est pour quand il rentrera, pense-t-elle.

Surexposition: Elle parle mais on n'entend pas ses mots: ils sont coupés par des éclats de bombes coincés dans son corps. Elle épluche un fruit avec un couteau. Il n'est pas nécessaire de la voir. Elle se recouvre d'un foulard. Elle a fait lentement une très longue épluchure de pomme. Elle recommence avec une orange. Elle les assemble, encore une autre



tresse. Elle continue de parler. C'est audible. Elle se rappelle les tresses des indiennes de l'Altiplano. Elle dit: «Elles ont de longues tresses noires assemblées par les bouts de laine multicolores». Elle se lève et va se parfumer en se frottant le cou avec des feuilles d'oranger. Puis elle sent ses aisselles. Elle vérifie qu'elle ne transpire plus la peur. Sur la chaise à côté d'elle, il y a un masque à gaz. Elle place un mouchoir dans le masque à gaz. Elle le met. Combien de temps va-t-elle le garder? Est-ce pour éviter la tempête jaune de sable? ou pour sortir enfermée, protégée? En tout cas elle pressent une zone de turbulences. Le mouton gratte la terre d'une patte et se met à bêler.

Retardeur: Elle aurait besoin d'inscrire dans la terre son histoire à elle. Elle sait que c'est la matière qui lui apprend la vie. Toucher chaque matière par ses rituels c'est ainsi qu'elle continue dans ce chaos. Elle sait que les formes doivent encore émerger. Elle s'abandonne au silence de cette terre, elle prend son appareil photo et change d'objectif pour prendre un grand angle. Sa vue reste confuse. Elle cherche à la libérer, et bascule dans un autre temps.

Changement de cadrage: L'exploration la guide ailleurs. Elle a commencé par une offre qu'elle a lue sur internet. Elle apprend avec une agence qu'elle peut être initiée aux mystères de l'enfantement.

Sans dévoiler le secret de ses origines, elle part en avion dans un continent qui lui est inconnu. L'arrivée se fait de nuit, les premières rencontres sont aliénantes car les personnes ressemblent à des automates qui répètent les mêmes phrases à chaque passager. Elle suit de manière obsessionnelle toutes les étapes indiquées par l'agence. Commence cette intense épreuve qui est de créer pour l'autre.

Arrière-plan: Par la fenêtre, on ne voit que des constructions cubiques de différentes hauteurs. Un premier bloc beige de fenêtres noires est situé à côté d'un autre gris traversé de petites fentes foncées. Un troisième bloc blanc a des fenêtres comme des pointillés, il est légèrement caché par le plus imposant des blocs composé de quatre parties comme un graphique type histogramme, avec des fenêtres en verre dans lesquelles se reflètent le ciel. Toutes les fenêtres sont avec des verres polarisés, aucune vie à l'intérieur n'est perceptible. C'est

son paysage depuis qu'elle est arrivée de son désert. De cette ville, elle ne connaît que le nom. Elle est là dans une chambre. Les fenêtres ne s'ouvrent pas, elle a le confort d'une chambre climatisée avec salle de bain personnelle.

Dans cette planche de contact, on la voit avec des yeux rouges: Elle attend et les douleurs recommencent. Elle sait qu'elle ne pourra pas crier mais simplement expulser. Ne pas regarder, ne pas regarder l'être qui sortira d'elle car il n'est pas pour elle. Elle s'est interdite de l'aimer, de lui donner un sexe. Il sortira de son sexe à elle et lui non plus ne va pas crier. L'enfant sait déjà qu'il sera destiné à être sans voix. Pourtant elle espère que ce sera une fille car il y a de fortes chances qu'ils l'abandonnent. Ils lui ont dit qu'ils rêvaient d'un garçon quand elle a reçu. Reçu quoi en échange? elle ne se souvient plus. Il n'y a pas assez d'hommes depuis la guerre. Elle a espéré être riche car elle est fertile, elle peut reproduire pour les autres. Elle a imaginé de sortir de tous les déserts en devenant productrice d'enfants, de vies.

Utilisation de la bague d'adaptation d'objectif: Elle pense que son désir d'enfant est mort depuis la nuit de nocces qu'elle a rêvée. Elle a l'impression de longer un long mur à l'ombre dans le silence, alors que de l'autre côté on entend des bruits de mitraillettes et des voix d'hommes. C'est pourtant le souffle continu de l'air conditionné, ici pas d'autres sons que des claquements de portes étrangères, des voix étouffées. Quand elle se penche pour regarder les rues, personne n'y marche. En dessous d'elle c'est le vide, des étages qui s'enfoncent dans le sol.

Recadrage: Cette fois-ci cela lui chatouille le ventre. Elle croit que c'est une fille pour être jouette si doucement. Elle ne veut plus faire des héros que l'on tue. Tout à coup elle prend conscience qu'elle ne veut plus vendre. Elle veut son ventre à elle et aussi celle qu'elle a en elle. Elle regarde par la fenêtre. Elle ne voit pas de vies dans les blocs aux fenêtres noires. Ce sera ce soir, et elle reprendra l'avion vers quelle destination?

Déclencheur à distance: L'épreuve passée, son corps s'ancre à nouveau dans les montagnes. Le retour à la terre transforme le désert

de montagnes en un pays de rochers, d'eau et d'arbres. Comme dans un miroir sorcière, on la voit avec une vision grossissante et déformée. Elle marche dans la maison sur le carrelage frais. On entend qu'elle fredonne. Elle passe du salon à la cuisine ensuite à la cour. Elle cherche les effets de luminosité. Dans ses yeux, des points lumineux apparaissent sur la rétine, la lumière est trop forte. Sa rencontre à l'aéroport l'a menée à changer de direction.

Hors champ: Il y a un autre regard qui se pose sur elle. Une ombre nous montre qu'il est l'homme et qu'il aime la photographe. Elle s'est enfuie vers le Sud.

Elle cherche où poser son chevalet. Ses cheveux sont retenus par une pince. L'enfant est assis dans une bassine en plastique rose, c'est cela qu'elle utilise comme parc pour bébé. Elle la regarde et hésite plusieurs fois avant de choisir le cadrage. Les couleurs sont déjà sur la palette, un demi-sourire s'installe sur ses lèvres et ses yeux s'affûtent en se rétrécissant.

Polaroïd: Les niveaux de gris des tons du désert se sont effacés. Les couleurs saturées qu'offre la luminosité du ciel s'accrochent à ses toiles. Elle ébauche, efface du doigt, revient avec des verts. Les contrastes entre le jaune et le noir définissent les personnages.

Panoramique à 360°: Sa jouissance est regardé par l'autre qui l'a mise à l'épreuve. Il la regarde et cela ne la dérange pas. Il l'a fait dériver au-delà de l'Equateur. Un mariage lui a fait changer d'identité. Dans sa transformation, les traces du passage au Nord sont cette enfant au père inconnu. L'expérience de la rencontre lui a révélé une force créatrice.

La terre dans ses soubresauts sismiques lui transmet des mouvements riches en énergie. Les passages à risque font partie du paysage. Lorsqu'elle prendra de l'altitude, elle connaîtra la reconnaissance tant attendue. La fête commencera par une exposition.



Mais qui est-il et qui sont-elles?

Pascal De Bock

Délaissant là et çà son insatiable poursuite de la vie, Pascal aime à poser un regard sur sa rimbaldienne jeunesse. Il replonge alors dans les délices futiles de l'écriture. Il y retrouve ses chères traversées ferroviaires, son odyssée d'amour et de haine avec la famille Swann; ses guerres et sa paix. Mais peu perce de cet homme qui, dit-on, se connaît mal et se fréquente peu...

Isabelle De Vriendt

Isabelle aime créer du lien et favoriser les rencontres; elle aime aussi se mettre en projet, pour mieux s'ancrer dans l'ici et maintenant, partir de là où elle est et teinter la réalité de ses rêves, attentive à ce que les autres lui renvoient et à ce qu'ils vivent. Plus qu'un programme, une philosophie, qu'elle s'emploie à questionner, là où elle passe...

Iza Loris

L'enfance est un bonbon rose bourré d'asticots, la vie une putain de vierge qui se donne à prix d'or. Qu'à cela ne tienne. La douleur ça se chatouille, ça se titille et ça se tord de rire. Un stylo dans une main, une scie sauteuse dans l'autre, Iza Loris campe des personnages hauts en horreur. Des textes frais et féroces. Du sang et du swing. En obsédée textuelle, Iza Loris découpe aussi les mots pour en faire des chansons. Si ça fait mal, si ça égratigne l'élégance de la société bien pensante, pas de panique. Il reste un peu de citron pour les plaies.



Pascale Maquestiau

Citoyenne de taille moyenne, du monde et plutôt ronde.

Elle est devenue citoyenne du monde le jour où elle a pris l'avion pour s'évader en Amérique du Sud. Revenue boulimique du combat des femmes, elle se prend pour l'atomium et annonce qu'il n'y a pas de progrès sans l'égalité entre les femmes et les hommes.

Dominique Michiels

Dominique M. les mots, certains mots, leur matière, quelques images incertaines et le sens ténu qui parfois se profile entre eux. Elle les aligne pendant ses loisirs, tantôt avec aisance, tantôt laborieusement, comme une échappée du quotidien.

Sylvie Van Molle

Sylvie est comédienne, auteure et fondatrice d'une compagnie de théâtre, la "Compagnie Les rêveurs éveillés". Attirée essentiellement par les arts contemporains, toutes disciplines confondues, elle a commencé l'écriture par la rédaction d'une pièce de théâtre, d'un long et de plusieurs courts métrages.

En 2015, elle choisit de mettre en scène et d'interpréter ses trois premières nouvelles. La première mise en scène est en cours. C'est sa quatrième nouvelle.

<http://lesreveurseveilles.wix.com/compagnie>





Les lieux traversés

L'itinéraire du Collectif de la ligne 10

Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif de la ligne 10 se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.



Ateliers Schuman – Woluwe-Saint-Lambert

Les ateliers Schuman ont été créés il y a plus de 40 ans par une habitante du quartier afin d'animer les enfants des environs. Ils sont ouverts aujourd'hui aux enfants et aux adultes et proposent des cours de reliure, de couture, de bricolage, de dessin ou peinture, de céramique et de travail au tour, de peinture sur soie, de miniature, et bien d'autres activités. Les ateliers Schuman sont constitués en asbl reconnue comme CEC (Centre d'Expression et de Créativité), sont soutenus par la commune, par la Cocof et par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Les locaux, annexes à l'école du parc Schuman dans le clos des bouleaux à Woluwe-Saint-Lambert, feront prochainement l'objet d'une rénovation de l'ensemble des bâtiments scolaires.



Toujours en recherche sur le plan artistique, l'asbl est ouverte aux synergies, et pourquoi pas un partenariat potentiel avec les Collectifs d'écrits avec la création d'un Collectif depuis les Ateliers.



Le Collectif se lance dans la recherche de son nouveau thème à partir d'objets. Ces objets sont autant d'évocations de thèmes possibles, source de créativité et d'interpellation...

Le Monde selon les femmes – Bruxelles-Ville

Le Monde selon les femmes est une ONG féministe active dans le monde du développement, de l'éducation permanente et les mouvements de femmes. Son objectif est de faire avancer l'égalité entre les femmes et les hommes & entre le Sud et le Nord.

La vision du Monde selon les femmes est celle d'un monde où les rapports de domination (hommes versus femmes / Nord versus Sud) seront transformés en relations construites sur l'égalité, la diversité, la solidarité.

Sa spécificité: une expertise en formations, évaluations, plaidoyers, recherches, et une présence dans des réseaux diversifiés par thématiques et par pays.

“Un développement sans les femmes est un développement contre les femmes.”

Le Collectif de la ligne 10 s'assigne à résidence au Monde selon les Femmes, pour quatre réunions: choix du thème et premières relectures dans un premier temps, préparation de la présentation festive bien après... C'est là, en début de parcours, que le Collectif détermine la date et le lieu de diffusion des textes: en février 2016, au B'Izou.

www.mondefemmes.be

ScriptaLinea – en français Collectifs d'écrits – Forest

ScriptaLinea – en français Collectifs d'écrits est une association créée en février 2013, sur la base de deux Collectifs d'écrits lancés, eux, un an plus tôt. Située dans une des 19 communes de Bruxelles, sa portée se veut internationale et l'est déjà, avec 11 Collectifs d'écrits en activité et des organismes issus de 3 continents (l'Europe, l'Amérique et l'Afrique).

L'association soutient chaque accompagnateur-trice de Collectif d'écrits au niveau méthodologique. Elle assure la diffusion des compilations et organise des événements en lien avec ses missions.

Des formations sont dispensées régulièrement pour initier les futur-e-s accompagnateurs-trices à la méthode et pour les familiariser avec le réseau des Collectifs d'écrits. L'association fonctionne depuis sa création sur une base exclusivement volontaire.

Le siège social accueille le Collectif de la ligne 10 pour deux réunions, la première, sous le mode de relectures, la seconde, avec comme perspective la création d'une couverture pour la compilation.

www.scriptaline.org

Arthis – la Maison Culturelle Belgo-Roumaine – Bruxelles-Ville

Arthis - La Maison Culturelle Belgo-Roumaine asbl est une organisation d'éducation permanente qui s'occupe de l'intégration des personnes de l'Europe de l'Est et accorde une grande attention à l'aspect socioculturel de celle-ci. Arthis organise des activités au niveau social, socioculturel et artistique afin de développer une continuelle interférence avec les autres cultures et de canaliser ainsi les valeurs socioculturelles et artistiques vers une meilleure intégration et valorisation des roumanophones de Belgique dans la grande famille européenne.

La ligne 10 décide de se lancer dans une entreprise de financement participatif, Growfunding, portée par la Haute-École Odisee. Les textes de la compilation prennent forme, et la promotion de l'action de financement participatif se construit autour de textes et d'un projet de vidéo.

www.arthis.org

La Bibliotheca Wittockiana – Musée de la Reliure et des Arts du Livre – Woluwe-Saint-Pierre

Créée par un passionné de bibliophilie, la Bibliotheca Wittockiana propose des expositions temporaires en relation avec la reliure et les arts du livre. Elle abrite une collection de reliures uniques témoignant de l'évolution du décor depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

En outre, elle organise de nombreuses activités et événements autour des arts du livre (ateliers de reliure, stages pour enfants et adultes).

La ligne 10 se plaît à découvrir ce lieu insolite et chaleureux qui héberge une nouvelle séance de relecture.

<http://wittockiana.org>

Au B'izou Café-Théâtre – Anderlecht

Au B'izou, vous êtes chez vous. C'est la devise de Jean et Izou, tous deux pompiers ET passionnés de textes et de musique. Jean chante, Izou écrit des chansons. En 2008, ils partagent leur rêve en fondant, dans un ancien atelier de garnissage de fauteuils, un lieu de rencontres et de créations. Ça se passe rue de la Promenade, au numéro 13!! Un endroit prédestiné. C'est l'occasion de découvrir des comédiens et chanteurs originaux (ils vous rejoindront au bar après le spectacle), mais aussi de participer à toute sorte d'ateliers (écriture de chansons, improvisation, chant, théâtre, rencontres insolites..).

Ses hôtes aiment s'assurer que tout va bien, que chacun se sent à l'aise dans leur chez eux, et accueillent volontiers des groupes d'écriture.

Premières lectures des textes sous le regard d'un vidéaste, Sander Tas, qui capte images, sons et émotions, en vue de créer la vidéo de promotion de "Un livre pour dire". Lieu de répétition, plus tard, pour la présentation de la compilation.

www.aubizou.be

L'Allumette – Forest

L'Allumette invite des artistes de tous horizons, pour la plupart axés sur la chanson. La musique y est acoustique, en accord avec le caractère convivial et confidentiel du lieu! Pour recevoir les informations sur les spectacles, il faut écrire à mon.allumette@gmail.com

La ligne 10 organise une nouvelle séance de relecture, et met en place un plan de communication pour diffuser l'action de financement participatif.

L'Espace 125 – Forest

Reconversion en espace polyvalent réussie pour cet ancien garage lumineux situé en intérieur d'îlot. L'Espace 125 propose sa salle pour tout type de formation mais aussi pour des expositions artistiques.

En comité restreint, la ligne 10 y finalise la compilation et commence à élaborer l'événement de diffusion.

www.espace125.be



Remerciements

Le Collectif de la ligne 10 et ScriptaLinea remercient

De nombreuses personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ou d'institutions ont ouvert leurs portes pour héberger le Collectif de la ligne 10 ou pour mieux connaître l'aisbl ScriptaLinea. Pour réaliser cette nouvelle compilation de textes, la ligne 10 a ainsi investi les Ateliers créatifs Schuman, le Monde selon les Femmes, ScriptaLinea, la Bibliothèque Wittockiana, la Maison culturelle belgo-roumaine Arthis, l'Allumette, l'Espace 125 et le B'lzou. La ligne 10 a été accueillie par le B'lzou pour y présenter sa compilation de textes. Merci à l'équipe du B'lzou pour sa confiance et ses encouragements.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation et, en particulier, aux nombreux-ses sympathisant-e-s qui ont soutenu financièrement le projet diffusé via www.growfunding.be. Le Collectif de la ligne 10 et l'aisbl ScriptaLinea leur sont très reconnaissants pour leur appui, leur confiance et leur enthousiasme.

L'aisbl ScriptaLinea adresse également ses vifs remerciements à Nathalie Jonckheere pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour ses talents créatifs au service des textes.

Cette compilation a été présentée au B'lzou, le 21 février 2016 (Bruxelles, Anderlecht), dans le cadre du festival Interlitratur.



Dans le cadre et avec le soutien du Festival Interlitratour.



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

L'illustration de la couverture est une oeuvre de Didier van Pottelsberghe à partir de deux créations plastiques réalisées par des membres du Collectif de la ligne 10.

Les illustrations d'*Aiguillages* d'Isabelle De Vriendt (*pages 15, 17 et 18*) sont de Marie Sophie Lebbe.

Les photos reprises dans la compilation et en couverture ont été réalisées par les membres du Collectif de la ligne 10.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

D/2016/13.013/1





Collectifs d'écrits

transgr

le monde qui tien le bar
Réseau d'écritures littéraires et sociales
dans l'urgence
et détermin

pour le bien commun

www.collectifsdecrits.org

Textes, Images, Documents

